

**Entretien avec Jean-Jacques Pauvert à l'occasion de la parution de *Sade vivant*, Attila, 1240 pages, 41€, en librairie le 17 octobre 2013.**

Alexandre Gefen : Dans quelle circonstance êtes-vous devenu l'éditeur du divin marquis ?

Jean-Jacques Pauvert : En 1945. On n'avait jamais édité Sade avec un nom d'éditeur. Les surréalistes l'avaient édité, mais c'étaient toujours des éditions clandestines. Au XIX<sup>e</sup> siècle, tout le monde avait lu Sade parce qu'il y avait d'innombrables éditions clandestines. *Les 120 Journées* ont été publiées pour la première fois en 1933. C'était *La Nouvelle Justine* et surtout *Juliette qu'on lisait*, parce que le XIX<sup>e</sup> siècle était très combatif, très aventureux en ce qui concernait Sade. Sade lui-même avait publié *Justine* en 1791. Je n'ai pas publié Sade d'un seul coup : je n'avais pas beaucoup de moyens, c'était mes débuts d'éditeur, pratiquement. J'avais publié d'autres choses, des petits textes de Montherlant, des choses un peu bizarres, mais assez peu. Et puis tout d'un coup, ça s'est fait comme ça. Je me suis dit : après tout, je publie Sade, il faut mettre mon nom.

AG : Les polémiques sont arrivées comment ?

JJP : J'ai été dénoncé par des libraires. D'abord j'ai eu pour la première fois la Brigade mondaine. Parce que personne n'avait publié Sade ouvertement. Il n'y avait eu que des éditions clandestines. Pour la première fois, il y avait une édition officielle. Donc il n'y ont pas cru. Mes premiers bureaux étaient à Sceaux. Ils ont débarqué dans le garage de mes parents, en me disant : Alors il paraît que vous publiez Sade ? J'ai dit : Oui, oui, oui. Ils me disent : Mais c'est interdit ! Alors je dis : Non, ça a été interdit officiellement au XIX<sup>e</sup> siècle, mais ça n'est pas interdit aujourd'hui. On s'est embarqués dans une discussion à peu près obscure.

AG : Est-ce que ça ne les pas faisait rire parfois ?

JJP : Si, si, à la fin. Au début, pas du tout. Mais à la fin, ils avaient évolué. En particulier, je parlais très souvent, non pas avec le commissaire, mais avec des inspecteurs qui quelquefois me disaient : Ah ! mais, quand même, on en publie d'autres maintenant. Il y avait le procès Miller, déjà. Je disais : Non, non, vous savez, il faut bien lire Sade ; Sade, c'est plus fort que n'importe quoi.

AG : Mais l'affaire a pris une tournure publique et exemplaire...

JJP : Ça a duré treize ans. Treize ans de procès, de perquisitions. J'ai été condamné pour la première fois. En 1968. Il s'est passé une chose assez extraordinaire, en 1967 exactement. J'avais fait venir un certain nombre de témoins. Ils ont eu affaire à un juge de la 17<sup>e</sup> qui était effaré, qui leur a dit : « Mais enfin, comment pouvez-vous défendre Sade ? J'ouvre un des volumes publiés par le sieur Pauvert, c'est effarant. »

AG : Pour en revenir au procès, il y a des gens aussi qui s'en sont pris à vous dans le milieu littéraire, comme Mauriac ...

JJP : Bien sûr. C'est insupportable. Surtout à l'époque. Mauriac ne pouvait pas... Il faut se reporter à l'époque. La presse, en particulier *Le Figaro*, où il y avait d'autres gens très bien en dehors de Mauriac, qui n'admettaient pas.

AG : Quels étaient les arguments de Mauriac, qui avait lui-même une vie assez compliquée, on le sait maintenant ?

JJP : Ça ne jouait pas du tout. D'ailleurs, vous savez, Mauriac, que j'ai assez bien connu, avait des pulsions, des tendances légèrement, très légèrement et dans une discrétion absolue, homosexuelles, des fréquentations de jeunes gens avec qui il prenait l'apéritif. Rien de plus. Au procès, je n'avais pas fait venir beaucoup de témoins : Breton, Mandiargues, Paulhan. Paulhan a été très bien avec le président du tribunal ; il lui a fait remarquer que Sade avait beaucoup de défenseurs, en particulier lui, que beaucoup de gens parlaient de Sade maintenant ; il citait des universitaires, il y en avait beaucoup qui parlaient Sade.

AG : Dont Michel Foucault ...

JJP : Oui, mais Foucault ne parle pas de Sade, il parle de quelqu'un d'autre.

AG : Et Roland Barthes ...

JJP : C'est du Barthes. Lui non plus n'a jamais parlé de Sade.

AG : Et Bataille ?

JJP : Pareil. Annie Le Brun l'a très bien démonté il n'y a pas longtemps dans un texte qu'elle a publié.

AG : Donc vous n'étiez pas d'accord avec Bataille avec qui vous discutiez pourtant beaucoup....

JJP : Pas du tout. Bataille et Klossowski ont donné d'ailleurs des interprétations sensiblement différentes chacun de Sade. J'ai assisté, lors d'un dîner chez moi, à une discussion entre eux : tout d'un coup ils se sont montés au point qu'à la fin ils se lançaient des citations latines.

AG : Qu'est-ce qui les opposait ?

JJP : Je ne pourrais pas très bien vous dire. De toute façon, ils étaient tous les deux, à mon avis, dans leur tort.

AG : Pourquoi reprendre votre biographie de Sade maintenant ?

JJP : C'est une opportunité d'édition. D'abord, cette année, c'est un anniversaire pour Sade. Il y en a deux, trois comme ça. Par exemple, le premier, c'est 1940, c'est très mal tombé.

AG : Vous vous en prenez à plusieurs mythes, à un Sade démoniaque mais aussi à un Sade angélique, à la critique purement textualiste d'un Sade qui serait vidé de toute subversivité. Car vous citez beaucoup les « profondes galeries de mine » que, selon la formule de Breton, Sade aurait explorées.

JJP : Oui, je me suis intéressé à l'homme. Il faut dire que j'avais un grand avantage sur tous les gens qui en parlaient, c'est qu'à partir de quinze ans, je me suis consacré à Sade, parce que j'avais lu tout ce que les surréalistes écrivaient sur Sade, qui m'avait beaucoup intéressé. C'est ça qui m'a orienté en grande partie.

AG : Ainsi, vous ne livrez pas tellement de pistes psychanalytiques ou psychologiques, à part l'absence de tendresse de la mère, le père lui-même sans doute...

JJP : La mère semble avoir été une très belle garce, et son père était un joyeux libertin. Et tout d'un coup sort Sade, tout seul, qui va commencer à naviguer là-dedans.

AG : Tout seul ?

JJP : Oui, et immédiatement il est catalogué. Par la police. Par les autres libertins qui apparemment ne le reconnaissent pas pour l'un des leurs. Sade est tout seul. Sa principale caractéristique, c'est même la solitude, pour moi en tout cas.

AG : Il n'y a donc pas de rapport entre l'écriture de la perversion et la pratique de la perversion ? Comment expliquez-vous les choses ?

JJP : Le fond de Sade, c'est une progression intellectuelle par rapport aux textes de Sade, son devenir d'écrivain. D'abord attiré dans sa jeunesse par le théâtre, qui est fondamental pour lui, il est poussé par un phénomène de librairie, même si cela correspond forcément à quelque chose qu'il avait en lui très tôt. Il ne faut pas oublier qu'il a écrit *Les 120 Journées* à la Bastille. Et puis tout à coup il sort de la Bastille et il se trouve dans un monde... Il faut se rendre compte du monde qu'était la librairie en 1791 par rapport à la librairie mondiale. Ça n'a jamais existé. Ce sont des libraires qui viennent le voir à la sortie de la Bastille, exploitant une réputation déjà sulfureuse : il faut se reporter à ce qu'il publie. Il publie la première *Justine* en 1791. Immédiatement, il est assailli par des libraires qui disent : sa *Justine* c'est amusant, ça ne se vend pas tellement, mais on aimerait bien avoir autre chose. Donc il va être amené à écrire *La Nouvelle Justine* et *Juliette*, à la fin, qui font quand même dix volumes. Mais en même temps, c'est ce qu'il porte en lui ; il est poussé par les libraires mais il n'a pas besoin d'être poussé. Qu'est-ce qu'il fait à côté ? Ça, c'est autre chose. J'ai essayé de le démêler un peu. Il y a d'abord toute la période provençale, qui est à mon avis très intéressante parce que c'est là, selon toute apparence, et d'après ce que sa propre famille...

AG : Sa jeunesse, c'est une jeunesse criminelle et vous n'êtes pas du tout indulgent lorsque vous posez la question de savoir si il a vraiment torturé et tué.

JJP : Je le pense profondément. Il faut se reporter toujours à l'époque, c'est ce que je fais sans arrêt dans ma biographie. Sade, à l'époque, voyait des gens beaucoup plus fortunés que lui – au départ, c'est un petit jeune homme de bonne famille, mais très curieux. Dans sa première histoire, il rencontre une prostituée place des Victoires. Il a vingt ans, il n'a pas beaucoup d'argent – son père lui mesure l'argent de poche. Il aborde cette fille qui fait la retape, manifestement, et il lui dit : j'aimerais bien qu'on se voie un peu plus. Il l'embarque dans une petite maison crasseuse, minable qu'il a – à Arcueil, vous vous rendez compte ! – alors que des gens comme le prince de Condé ont des résidences secondaires somptueuses, des valets... Il l'emmène, tout seul avec un valet, à Arcueil, dans une petite maison crasseuse. Et là-dessus, naturellement... Il faut se rendre compte. Il l'embarque, et puis, petit à petit, comme il est le jouet de certaines pulsions dont il ne se rend pas encore bien compte – il est, encore une fois, très jeune –, il commence à prendre un petit couteau (un canif, dit-elle dans sa déposition), il lui fait des incisions, pas très graves. Et puis, comme il est un peu embêté, il lui met des pansements.

AG : Sade est-il sadique ? Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il a été soumis à tous les aliénistes de l'époque, qui ne savaient pas quoi en faire, à Charenton.

JJP : Sade n'est pas fou. A Charenton d'abord, puis dans différents asiles, on ne savait pas quoi en faire. Il a toujours semé la zizanie un peu partout. Sade agit ; quelquefois il parle, d'une manière souvent très contradictoire, ça fait partie du personnage, mais cela n'a rien à voir avec la démence.

AG : Si Sade n'est pas fou, est-il récupérable ? Vous ne faites pas forcément le pont entre la pensée de Sade et tel élément de la philosophie des Lumières, mais vous autorisez le lecteur interpréter...

JJP : Absolument. J'espère que c'est évident, mais je ne peux pas empêcher les gens de m'interpréter. Pour moi pourtant, il n'est ni récupérable par le Rationalisme, ni les Lumières, ni par l'histoire de la sexualité, ni par le libertinage moderne, ni par personne. Pour prendre un exemple : si la Révolution a été son heure de gloire, mais ses positions ne sont pas claires du tout, comme les positions de personne, d'ailleurs, parce qu'il était resté quand même très aristocrate. Il s'en explique très bien d'ailleurs sans sa correspondance. C'est évidemment un peu contradictoire avec tout ce qu'il a été ailleurs, mais, même si cela nous étonne, il y a quelque chose avec lequel il ne peut pas ne pas être complètement d'accord, c'est l'athéisme foncier des Révolutionnaires...

AG : Il y a quand même des esquisses d'une philosophie matérialiste du désir, de la liberté, de l'individualisme absolu, il y a quand même une psychologie sadienne que vous développez, même si, par rapport à tout le monde, y compris Paulhan et même les surréalistes, vous n'en faites pas un système ....

JJP : Oui, car je crois qu'il n'a jamais eu conscience vraiment de rien. Il a reconnu simplement assez tôt qu'il dérangeait et a tracé, malgré cela, un chemin propre dont il se justifie en permanence mais que nul ne pourra jamais définitivement comprendre, moi le dernier. Vous savez, il y a une formule de Breton qui a été reprise par Annie Le Brun à juste titre, qui dit tout de Sade : « l'fracassable noyau de nuit ». Sade ne peut être d'accord avec personne. Il n'y a pas d'adjectif convenable pour Sade : il n'y a de consonance entre Sade et rien.